

INTRODUCTION

Qui donc pourra dire quand a commencé ce voyage ? Bien sûr il y a une date sur mon passeport – le 25 octobre 2008 –, qui atteste mon arrivée à l'intérieur des frontières sénégalaises. Mais ce passage-là, il était tellement facile. Les plus grandes frontières sont intérieures, et celles-là, il faut bien plus de temps pour les traverser...

Alors le vrai début de cette aventure, il remonte à bien avant cela... Peut-être à mon premier séjour en tant que responsable d'un groupe de jeunes à Dakar, deux ans auparavant. Peut-être à ma première conversation avec un ami sénégalais, Waly, encore un an avant. Peut-être à mes premiers pas sur le continent africain, dans ce Congo en guerre qui m'a tant marquée, en 2001. Ou peut-être à mes premières prises de conscience d'adolescente de la folle diversité du monde et des trajets de vie qui pouvaient s'offrir à l'être humain. Mais plus probablement, l'origine véritable de ce voyage se situe quelque part autour de mes huit ans quand, lors d'un voyage dans ma famille à l'île Maurice, je me suis retrouvée seule parmi des enfants noirs, et que, tout à coup, je suis devenue « blanche ». Qui sait vraiment ce qui engendre nos choix d'aujourd'hui ? L'enchaînement de coïncidences qui nous place sur un chemin plutôt qu'un autre est une question qui ne cesse de me passionner...

Toujours est-il qu'en juin 2008, après deux années d'enseignement *hard core* dans une école difficile de Bruxelles, j'ai décidé de réaliser ce rêve d'enfant, d'adolescente et d'adulte, et de plonger dans la réalité africaine pour un an. Vivre l'expérience de l'altérité en m'en donnant le temps. Vivre la vie d'un autre tout en vivant la mienne. Connaître une culture de l'intérieur, en vivant avec une famille, en apprenant la langue, en travaillant avec les gens. Finalement, les objectifs m'importaient peu : je me refusais à planifier, je voulais ouvrir la porte à l'imprévu. Entrer en Afrique signifiait aussi ça pour moi : lâcher le contrôle sur les événements, ne rien attendre d'autre que le moment présent, et accepter ce qui viendrait. Pas d'objectifs. Seulement une immense motivation, depuis longtemps. Goût de la découverte, retour à l'essentiel, passion anthropologique, besoin de nouvelles idées, appelez-la comme vous voulez. Moi je la sentais dans mon ventre, cette flamme mélangée, et j'ai voulu la suivre.

Bien sûr, il n'était pas complètement raisonnable de partir comme ça, en se disant : « On verra bien ». C'était même sans doute prétentieux, vu de l'extérieur. C'était comme ça que je le sentais. Que je sois pardonnée pour mon manque d'humilité. Je suis partie. Un lundi 20 octobre 2008. Mes quinze kilos d'affaires dans mon sac à dos, et ma petite flamme dans le ventre. Après un petit sas de décompression chez mon frère qui vit au Maroc, j'ai finalement traversé la dernière frontière qui me séparait de mon rêve, cinq jours plus tard. Et j'ai été engloutie par cette Afrique chaude et vibrante qui m'appelait, encore et encore. Dans la nombreuse famille de mon ami Waly, j'ai été accueillie comme une sœur. J'y étais. Au cœur des choses. Au cœur du monde. Pour dix mois.

INTRODUCTION

Ces mots que vous allez lire, ils ont été mes compagnons de voyage, ceux qui recueillaient mes réflexions intimes. Et à travers eux, derrière eux, il y avait mes proches, à qui j'envoyais ces chroniques gribouillées sur mon carnet, grâce à un câble internet capricieux. Au départ, aucune prétention littéraire. Juste le plaisir d'écrire pour donner des nouvelles. Depuis les bancs de l'école primaire, j'ai toujours tellement adoré écrire que ce plaisir se suffisait bien à lui-même. Comme une consolation dans cet océan d'incompréhension sénégalais qui, malgré un accueil chaleureux, ne saisissait pas ce que je pouvais bien venir faire là. « Tu es blanche, célibataire, jeune, tu as du boulot en Belgique, pourquoi tu veux venir ici toute seule ? ». Par conséquent, écrire, c'est aussi assez vite devenu un besoin. Pour mettre à distance l'expérience, et pouvoir en rire. Et ces proches devenus lointains ont eu l'air d'aimer lire. À force de m'encourager, ils ont fini par me jeter, à mon retour, dans les filets de Hugues Robaye, petit éditeur et grand bonhomme, dont l'enthousiasme a terminé de me convaincre que je devais faire « quelque chose » de ces mots-confidents. Alors j'ai eu envie de laisser un droit de parole à cette Afrique que j'enfermais dans mes yeux, et j'ai glissé entre mes textes les mots de ceux qui m'avaient parlé à travers les livres de littérature africaine que j'avais dévorés dans les maigres étagères de la bibliothèque de l'école. Quelques mois de travail plus tard, mon livre était né. Un seul exemplaire sur du beau papier, tout en couleurs, mis en page et relié par mes soins un peu maladroits. Un autre rêve de gosse. Impossible à produire, à moins d'être millionnaire. Peu importait. Je n'écrivais pas pour être publiée. J'étais heureuse. Hugues et son excellent *Mayak* m'ont offert quelques pages de gloire, assumée sur la pointe des pieds. Et quand Jacques Flament

est venu m'arracher à l'ombre confortable où je me cachais avec mes mots, finalement, j'ai souri et je me suis dit : « La vie est pas mal faite »...

Et me revoici aujourd'hui, trois ans après mon retour. Dans un train qui file au milieu des Ardennes belges, je me questionne...

« Que reste-t-il de ce voyage intense ? »

La réponse ne vient bizarrement pas toute seule. La fusion a eu lieu, et il semble difficile aujourd'hui de séparer les éléments de l'*avant* et de l'*après*.

Si je vois l'Afrique différemment ?

D'abord le Sénégal n'est pas l'Afrique. Et pourtant. Il y a ces illusions du « mythe africain », comme ces vieux masques aux pouvoirs magiques, qui nous enveloppent toujours de leur fascination irréelle dès qu'on pense à mettre un pied sur ce continent. En découvrant ce qui se cache derrière, on se rapproche de la Vérité, de ce feu sacré qu'on ne touchera jamais à moins d'y brûler. Bien sûr, des illusions, il m'en reste. Du rêve aussi. On est tellement petits face à la force de ces terres noires. Mais j'y ai développé un regard plus juste, plus humble, moins idéalisant je crois. Et si les paysages dégagent toujours la puissance de leur mythe, les hommes, eux, sont descendus de leur piédestal pour me serrer la main, et heureusement ! Il est quand même plus gai de garder dans son cœur des êtres humains vivants, même imparfaits, que de belles statues d'ébène...

Si le voyage m'a transformée ?

Bien sûr. Pourtant, il est difficile de définir les contours de ce changement. Il touche de manière subtile et intégrée

plusieurs domaines de ma vie. Parfois, j'ai l'impression d'avoir fait un nouvel étalonnage de la réalité. La mienne, celle du monde. Des nouveaux repères. Comme si la gamme des possibles s'élargissait. Oui, la sérénité, ça peut être ça. La solidarité, ça peut être ça. L'union entre un homme et une femme, ça peut être ça. Et l'amitié, et le matérialisme, et les loisirs, et le temps, l'argent... la vie, ça peut être ça. Le savoir, pas intellectuellement, mais simplement le savoir à l'intérieur de son corps pour l'avoir expérimenté, ça change beaucoup. Quand on lit, on peut être touché, sentir quelque chose d'inattendu faire irruption dans notre univers mental, et l'observer comme un objet d'étude, puis ranger le livre dans la bibliothèque et continuer son quotidien. Mais quand on vit une autre réalité, si on est touché, on ne peut pas refermer les pages et laisser cela de côté. C'est rentré irrémédiablement à l'intérieur de nous, et désormais, cela existera véritablement pour nous.

Si ça simplifie ma vie ?

Au début, pas vraiment. C'est perturbant. Puis, après trois ans, oui. Oui parce que je garde en mémoire que rien n'est grave. Oui parce que je ne suis pas obligée de réagir de manière dramatique aux retards, à la perte de choses matérielles, au manque, à la douleur, aux revers de l'existence. Oui parce que j'ai senti à quel point le minimalisme rend profondément et étonnamment libre, et l'accumulation aliène. Oui parce qu'avoir appris à prendre la vie « sénégalaisement », comme elle vient, c'est en définitive une excellente leçon...